

Il résolut de quitter Paris le jour même qu'il quittait le pouvoir.

L'Empereur lui avait fait offrir le titre de ministre d'État sans portefeuille, avec cent mille francs de traitement.

Avant de partir, il alla prendre congé de l'Empereur.

Cet adieu entre un prince arrivé au trône à travers tant d'obstacles et de péripéties, et le plus fidèle de ses partisans, adieu du lendemain du succès, adieu éternel peut-être, fut plein d'émotions faciles à comprendre.

M. de Persigny partit le soir même pour la Suisse, emmenant sa jeune femme.

Quelques mois après, l'Empereur le fit appeler à Biarritz. Mais ici le chroniqueur est en défaut et n'a rien pu savoir de l'entrevue de Biarritz.

Après plusieurs mois de séjour au dehors, M. Persigny revint à Paris.

M. de Persigny paraissait rarement au château. Il vivait à l'écart, entouré de quelques amis, mais surtout d'agents fort dangereux, apostés près de lui par des ennemis que ne rassurait pas complètement son éloignement momentané. Ces moutons cherchaient à exploiter son mécontentement, afin de lui arracher des paroles qui eussent rendu tout rapprochement impossible.

Un événement grave et imprévu mit fin à ces petites intrigues et dénoua la situation.

Ce fut l'attentat de Pianori.

À la nouvelle du coup de pistolet tiré sur l'Empereur, le ministre sacrifié oublia ses griefs. L'ami se réveilla tout entier dans M. de Persigny. Et, quoiqu'on lui eût affirmé que l'Empereur n'était pas même blessé, un mouvement spontané le porta vers l'ami qui venait d'échapper à un si grand péril.

Il courut aux Tuileries.

Napoléon III fut sans doute touché de cet empressement et du motif pour lequel M. de Persigny était sorti de sa réserve.

La conversation prit un tour affectueux. L'Empereur revenait alors de Londres.

«—La reine, dit-il en souriant, m'a demandé pourquoi je n'avais pas amené mon ami.....»

Il ajouta un moment après :

«—Je viens d'appeler M. Walewski au département des affaires étrangères, voulez-vous vous charger de l'ambassade de Londres ? Les circonstances sont intéressantes..... J'ai besoin à Londres d'un ambassadeur d'un dévouement à toute épreuve...

«—Je demande à Votre Majesté quarante-huit heures de réflexion, répondit M. de Persigny.

«—La reine d'Angleterre, ajouta l'Empereur, m'a dit qu'elle verrait avec plaisir à l'ambassade de Londres un homme avec qui les rapports politiques sont aussi agréables et aussi élevés qu'avec vous.

«—Alors, Sire, s'écria M. de Persigny, je pars à l'instant même si Votre Majesté y consent.»

M. de Persigny partit en effet pour se rendre à son poste.

Nouveau dans la carrière, jeune encore auprès de tant d'hommes d'État blanchis dans les affaires, il a su habilement tirer parti en plus d'une circonstance de ce double désavantage.

Toute situation recèle un élément de force qu'il faut seulement savoir dégager et utiliser.

Il serait impossible d'apprécier le rôle politique de M. de Persigny à Londres. Pour juger une pièce, il faut attendre le dénouement.

Nous avons foi dans les instincts de M. de Persigny ; mais, en face d'hommes blanchis dans les affaires, le détail, qui ne s'apprend que par l'expérience, ne lui échappera-t-il pas ?

Nous ne sommes déjà plus au lendemain de la prise de Sébastopol. Combien la situation de notre politique extérieure a dû changer, pour qu'aujourd'hui nous puissions seulement avoir l'air de balancer entre l'alliance anglaise et l'alliance russe !

Là est le danger du gouvernement que M. de Persigny est chargé de représenter à Londres.

Au roi de Prusse, placé jadis dans une situation à peu près analogue, le général Bourmonville, dans un langage de soldat facétieux, disait :

«—Faites gros dos, Sire, la mariée est pour vous.»

Mais, quand on s'appelle le gouvernement du 2 décembre, ces

vieilles coquetteries diplomatiques ne seraient pas seulement puériles, elles pourraient devenir mortelles.

En toute circonstance il faut des actes sérieux.

Nous ne prétendons certainement pas que la coalition de 1818 existe de fait ; mais ainsi que nous avons déjà dit, c'est un mal latent qui peut reparaitre sous certaines influences.

VOTRE POUTRE ET LA PAILLE DU VOISIN.

Chacun de nous a sa mission dans la société, dans quelque sphère qu'il se trouve placé. Celle du *Journal des Débats*, publié dans le Haut-Canada, au milieu d'une population exclusivement anglaise, mais très-répendu dans le Bas-Canada et lu par plusieurs milliers de Canadiens-Français, doit être de défendre, toutes les fois que les circonstances l'exigent, les intérêts de la nationalité franco-canadienne et, en même temps, de faire connaître à ses lecteurs les causes des attaques des Anglo-Canadiens.

Si nous consacrons notre plume aux premiers, nous avons bien le droit, croyons-nous, de leur donner de temps à autre des conseils où le dévouement s'alliera à la franchise.

Nous entendons, par exemple, les Bas-Canadiens pousser de très-hauts cris après la lecture de quelques articles d'un journal protestant contre la *prétraille*, les couvents, le papisme et l'église romaine (nous fabriquons ce mot pour donner une idée de l'expression anglaise de *romish*.) Nous concevons très-bien leur indignation, pour l'avoir partagée autrefois nous-mêmes.

À ce mot, quelques personnes nous arrêteront. Comment, diront-elles, autrefois ? N'êtes-vous donc plus indigné à la lecture de ces infâmes diatribes contre notre digne clergé ?

Non, franchement, nous ne le sommes plus, depuis que nous savons que toutes ces insultes déclamatoires constituent le bagage presque indispensable d'un politicien haut-canadien. Les gens de ce pays sont si peu civilisés qu'il faut encore, comme au temps de la reine Bett, des dénonciations contre la Babylone moderne pour les satisfaire. C'est une farce, ignoble il est vrai, mais enfin c'est un rôle populaire que joue l'acteur politique pour se faire applaudir, de même qu'en 1818 la pauvre Rachel déclamait la *Marseillaise* sur les planches du théâtre Français, sans être pour cela plus altéré "de sang impur" qu'avant la fuite de Louis Philippe.

Les députés haut-canadiens qui tonnent si fort contre le papisme, récitent donc un rôle profitable et il faut être bien jeune pour se laisser émouvoir par leur déclamation. Il suffit de les voir jouer une dizaine de fois dans la même comédie et de leur entendre dire les mêmes choses, pour devenir entièrement blasé à leur égard et n'éprouver que l'ennui pendant leur représentation.

Aussi le répétons-nous, leurs insultes nous laissent froid et sans doute que la plupart de nos confrères catholiques haussent les épaules comme nous, toutes les fois qu'ils entendent ces accusations protestantes chantées sur un si vilain air.

Mais tous les lecteurs de journaux, ne s'occupant pas aussi activement des luttes politiques et se trouvant, par conséquent, moins au fait des détours de cette scène mystérieuse, ne peuvent pas être au même degré en garde contre les émotions que ces articles provocateurs sont destinés à soulever. Il y en a plusieurs parmi eux qui, ajoutant la foi la plus entière à toutes les accusations lancées par cette presse perverse contre la religion de la moitié de leurs concitoyens, se révoltent contre un tel état des choses. D'autres, au contraire, appartenant à la religion attaquée, sentent leur sang bouillir dans leurs veines. Blessés dans ce qu'ils ont de plus cher et de plus sacré, et oubliant, dans leurs élans de noble colère, que le pardon des injures est un des plus beaux fleurons de la couronne du chrétien, ils brûlent de se dévouer à leur sainte cause et d'abattre l'infâme insulteur ou de lui prouver, en mourant de sa main, que cette religion qu'il a vilipendée, est du moins assez enracinée dans le cœur de ses adeptes pour les pousser à d'héroïques dévouements.

Lorsqu'ils sont tous arrivés à cet état d'exaltation, il suffit d'une étincelle pour allumer cette matière combustible. Qu'un jour de procession, les deux partis se trouvent en présence et, à la moindre provocation, orangistes et papistes se ruent les uns